

Yak Rivaïs

Histoires des Enfantastiques

VOLUME 1

L'enfant qui dévorait les livres

*Clic-Clac, l'enfant qui ouvrait
toutes les portes*



Le Petit Samizdat

Le Petit Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, le « Club Samizdat », dont le « Petit Samizdat » est une déclinaison à destination de la jeunesse, propose souvent ses ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture !



*Ce livre est en copyleft.
L'auteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*

Yak Rivaïs

Histoires des Enfantastiques

VOLUME 1

*L'enfant qui dévorait les livres
Clic-Clac, l'enfant qui ouvrait
toutes les portes*

Illustrations de Yak Rivaïs

Le Petit Samizdat

L'ENFANT QUI DÉVORAIT LES LIVRES



FABRICE, un jour, cessa de manger. Il refusait toute nourriture, même les gâteaux et les bonbons. Sa mère, inquiète, chargeait son cartable de biscuits pour qu'il puisse manger à l'école. Fabrice n'y touchait pas. Il distribuait les biscuits.

Il ne mangeait plus rien. Rien le matin, rien à midi, rien le soir. Rien. Et le médecin ne voyait rien non plus d'anormal à cela :

— Certes, avait-il expliqué à la mère de Fabrice, ce manque d'appétit peut sembler étrange. Mais l'enfant se porte bien. Sans doute n'a-t-il pas besoin de manger.

À l'école, c'était le même problème. La maman avait alerté Monsieur Lebois

et, de temps en temps, le maître interrompait la classe pour demander à Fabrice s'il n'avait pas faim. Eh bien non. Jamais. Pas du tout.

– On devrait le gaver de bouillie, suggérait Édouard. Avec un entonnoir !

Un jour, alors que la classe travaillait à un paragraphe, Tiphaine s'approcha du bureau du maître en marchant lentement, comme elle avait l'habitude de faire. Elle attendit que le maître l'interroge parce qu'elle était bien élevée, et surtout parce qu'elle préparait ses effets comme une comédienne.

– Que se passe-t-il, Tiphaine ? demanda Monsieur Lebois.

– Monsieur, c'est Fabrice...

– Que fait-il ?

– Il mange.

– Bonne nouvelle ! dit le maître. Laisse-le faire !

Mais Tiphaine ne regagnait pas sa place.

– C'est que, continua-t-elle, il mange du papier.

– Quoi ?

– Il a dévoré la moitié de son cahier de brouillon.

– Oh !

Le maître se leva. Il se porta auprès de Fabrice qui avait encore la bouche pleine, et qui, de surprise, avala de travers et se mit à tousser.

– Il faudrait lui taper dans le dos, suggéra son voisin.

Ce qu'il fit. L'enfant cessa de tousser. Les élèves le dévisageaient curieusement. Tiphaine les renseigna :

– Il mange du papier, dit-elle.

Et, fière d'étaler son vocabulaire, elle ajouta :

– C'est un papivore.

Toute la classe était devenue attentive.

– Montre-moi ton cahier de brouillon ? réclama le maître.

D'un air penaud, Fabrice le sortit de son casier. Il fallut se rendre à l'évidence : le cahier avait été entamé avec appétit. Fabrice était embarrassé :

– Ça m'a pris d'un seul coup, dit-il. Une envie. Comme ça...

– Tu avais donc si faim ? s'écria le maître.

Il se retourna vers la classe :

– Quelqu'un aurait-il un goûter pour lui ?

– Moi ! dit Christine.

Elle apporta une bonne tartine de pain, beurre et chocolat au lait. Un délice. Toute la classe s'en léchait les babines, et même certains élèves essayaient de faire croire qu'ils mouraient de faim aussi. Christine tendit son goûter à Fabrice.

– Eh bien, mange-le ! lui dit le maître. Mais Fabrice refusait :

– Je n'ai pas envie de manger ça.

– Il préfère peut-être manger son

livre de lecture! dit Christine d'un petit air pincé.

Fabrice ne répondit pas. Mais on voyait bien que, sans le savoir, Christine avait deviné juste. Oh! du papier!

— Attends! déclara le maître. Je vais te donner un gâteau à ton goût.

Il ouvrit le placard et en tira un vieux livre inutilisé et très gros. Il le déposa sur la table en soufflant dessus pour chasser la poussière.

— Celui-là, commenta-t-il, tu peux le dévorer à ton aise!

Et il attendit, bras croisés. Les élèves attendaient aussi, curieusement. Fabrice hésita. Il n'aimait pas trop qu'on le regarde manger comme le roi Louis XIV au château de Versailles. Mais il avait faim, car il n'avait rien mangé depuis deux mois. Alors il porta le gros livre à sa bouche, et crac! d'un seul coup d'un seul, il arracha une bouchée de pages aussi grosse qu'une moitié de camembert!

– Pas si vite! s'écria le maître que cette gloutonnerie inquiétait. Veux-tu boire quelque chose?

De la tête, car il avait la bouche pleine, Fabrice refusa. D'ailleurs, il n'avait jamais soif. La classe éberluée le vit dévorer le vieux bouquin comme une tarte. Quand il eut avalé la dernière miette, les enfants applaudirent.

– Eh bien! soupira le maître. Si quelqu'un m'avait dit qu'un élève dévorait un jour ce vieux livre d'Histoire de France, je ne l'aurais pas cru!

– Si ça se trouve, imagina Édouard, il sait maintenant ce qui était écrit dedans!

La classe approuva en riant.

– Ça, c'est impossible hélas, décréta le maître.

– Il faudrait essayer! insista Édouard. Il faudrait lui poser des questions.

– Mais non, refusa le maître. Remettez-vous au travail.

Puis, pour rire, il se retourna vers Fabrice et lui demanda tout à coup :

– Que s'est-il passé en 1515 ?

– La bataille de Marignan ! répondit Fabrice aussitôt.

Du coup, il se fit un silence dans la classe. « *Bon, se dit le maître, la bataille de Marignan en 1515, c'est une date que tout le monde connaît. Je vais lui poser des questions plus difficiles, on verra s'il trouve les réponses.* »

– Que s'est-il passé en 1715 ? demanda-t-il.

– C'est l'année de la mort de Louis XIV, Monsieur.

Ça alors !

– Et en 1815 ?

– La bataille de Waterloo.

Ça alors !

– Comment s'appelait la femme de Louis XIII ? (« *Ça, Fabrice ne pouvait pas le savoir !* »)

– Anne d'Autriche.

Ça alors !

Le maître était troublé. Il se mit à marcher de long en large dans la salle de classe. Il devait réfléchir ardemment car il ne se souciait plus de ses élèves. Ceux-ci d'ailleurs étaient suffisamment étonnés eux-mêmes pour se tenir tranquilles en attendant le résultat de ses cogitations.

– Bon, dit le maître.

Il ouvrit un tiroir de son bureau. Un instant, il regarda les enfants de la classe d'un petit air malin. Il sortit un livre du tiroir. Il le feuilleta – dans le plus grand silence. Il arracha une page, et il la plia. Chacun devina, à son air de défi, qu'il avait découvert le moyen de prouver que Fabrice était un imposteur, et qu'en réalité, il connaissait par cœur les réponses aux questions sur l'Histoire de France.

Car c'était ce qu'il croyait.

Il tendit la feuille au mangeur :

– Tiens, dit-il. Avale ça, et bon appétit !



À ce moment, le silence était devenu si épais dans la salle qu'on aurait pu entendre un cheveu pousser sur la tête d'un chauve. Mais Fabrice porta le papier plié à sa bouche sans le regarder ni l'ouvrir. Et il l'avala. Il le trouva délicieux. Tout le monde attendait la suite.

– Bien, dit le maître, sûr de lui.

Et il demanda :

– Quel est l'âge du capitaine ?

Hein ? Quoi ? Les élèves se regardaient entre eux. Du capitaine ? Quel capitaine ? Mais Fabrice vérifia :

– Du capitaine Jonathan ?

Le maître pâlit. Le garçon enchaîna :

– Dix-huit ans.

Ah !

Le maître se laissa choir sur sa chaise avec un soupir comme un mannequin dégonflé. Les élèves le dévisageaient.

– C'est ça ? vérifia Tiphaine timide-ment.

Mais ce fut Fabrice qui la renseigna :

– C'était une poésie. (Et il demanda au maître :) Vous voulez que je la récite, Monsieur ?

Et sans attendre, car le maître ne répondait pas, il récita :

*« Le capitaine Jonathan
Étant âgé de dix-huit ans
Capture un jour un pélican
Dans une île d'Extrême-Orient »...*

Le maître retrouvait la parole. Il se leva :

– C'est une poésie célèbre, murmura-t-il...

– Peut-être que Fabrice l'a apprise dans une autre classe ? suggéra Christine.

– Non, se défendit Fabrice.

Le maître secouait la tête. Tiphaine s'approcha de lui à pas de chat. Il se pencha vers la fillette. La classe attentive s'était tue. Tiphaine chuchotait à l'oreille du maître. On n'entendait rien de ce qu'elle disait, mais le maître s'était repris

à sourire d'un air dubitatif. Quand il se redressa, tout le monde devina qu'elle venait de proposer une nouvelle épreuve pour Fabrice, une épreuve décisive cette fois. Ses camarades l'interrogeaient du regard, mais elle refusait de commenter, très digne.

– Monsieur ? Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? demanda Édouard.

Pour toute réponse, le maître posa un index sur ses lèvres et dit :

– Chut !

Il tira son stylo de sa poche, écrivit deux mots sur une feuille de papier. Il plia le papier en quatre. Il referma son stylo. Puis il expliqua :

– J'ai écrit la réponse à une question en anglais. Nous verrons si Fabrice est capable de donner cette réponse à la question que je vais lui poser... en anglais.

Il tendit la feuille à Fabrice. La classe attendait avec anxiété. Le garçon avait

pris le papier. Il le porta à sa bouche, le mâcha, l'avalâ.

– À moi de jouer ! dit le maître.

Et il lui posa une question incompréhensible en anglais !

Et alors...

Alors...

Ce fut la plus grande surprise du jour, car Fabrice répondit en faisant entendre des sons incompréhensibles. Le maître était resté bouche bée. Il recula lentement et retomba assis sur sa chaise. Les enfants imaginaient déjà le parti que Fabrice pourrait tirer de son étrange pouvoir ! Dans le silence, on entendit la petite voix de Tiphaine la futée commenter :

– C'est un « enfantastique » ! Il n'aura plus besoin de rien apprendre !

– Mais qu'est-ce qu'il a dit ? demanda un garçon. Qu'est-ce que vous lui avez demandé, Monsieur ?

Le maître se ressaisissait peu à peu :

– Je lui ai demandé où demeurait la reine d'Angleterre.

– Et il a répondu en anglais?

– Oui et non, répondit le maître. Il a répondu sans l'accent anglais, qu'il ne connaît pas. Mais il a fourni la réponse écrite: «Buckingham Palace», au palais de Buckingham.

Les enfants murmuraient.

– Donc, raisonna Tiphaine, il peut savoir ce qui est écrit sur le papier qu'il mange, mais il ne le comprend pas forcément?

– Ben non! reconnut Fabrice. J'ai dit ce qui était écrit sur le papier. (Et il répéta en prononçant à la française: Buquingan palasse.)

– Tu ne savais pas ce que ça voulait dire? vérifia Christine.

– Ben non!

Le maître sourit:

– Ça me rassure. Il te restera des choses à apprendre autrement qu'en mangeant les livres!

Les élèves souriaient, mais beaucoup enviaient Fabrice. Pas Édouard :

– Tout de même, grimaça-t-il, les gâteaux, c'est meilleur que le papier !

Tous partageaient son avis. Ce qui n'empêcha pas certains d'essayer de manger des feuilles de papier imprimées, le soir à la maison, dans l'espoir d'avoir le même don que le « papivore » de la classe. Mais hélas ! ils ne l'avaient pas, à part Simon qui découvrit bizarrement qu'il pouvait croquer son équerre et sa règle plate. Mais ce n'était pas en dévorant ça qu'il allait apprendre le système métrique, puisqu'il le connaissait déjà parfaitement. Alors, il y renonça. Fabrice continua de se nourrir de papier, les autres d'avaler de la soupe ou de mâcher du chewing-gum, et tout le monde, sagement, se contenta de manger ce qu'il pouvait.

Moi je préfère la mousse au chocolat.

CLIC-CLAC

L'ENFANT QUI OUVRAIT
TOUTES LES PORTES



AURÉLIE n'avait jamais compris à quoi servaient les portes. Elle introduisait un doigt dans la serrure, puis elle le tournait fermement, comme une clé. Évidemment, ce n'était pas facile. Mais Aurélie était d'une grande souplesse, et Clic-Clac ! La serrure s'ouvrait. Toutes les serrures. Les grosses avec le pouce, les petites avec l'auriculaire.

Un soir, à table, alors qu'une dizaine d'invités dînaient à la maison, la fillette entendit quelqu'un dire en plaisantant que s'il y avait des pauvres, par bonheur ça n'empêchait pas les banques d'être riches.

Alors elle demanda tout à coup :

— Pourquoi ne donne-t-on pas l'argent des banques aux pauvres gens ?

Il se fit un silence gêné. D'abord parce qu'une enfant ne doit pas parler à table sans qu'on l'interroge. Puis parce qu'une enfant ne doit jamais se faire remarquer. Ensuite parce qu'une enfant ne doit pas parler d'argent. Enfin parce qu'elle venait de proposer de vider les banques, alors que les invités de ses parents étaient tous banquiers, comme son père.

On l'envoya donc au lit. Elle obéit gentiment mais, tout de même, quelque chose n'allait pas. C'est pourquoi elle se releva, s'habilla très vite, et sortit. Mais il faisait nuit. Dans la rue déserte, elle eut un peu peur. Elle courut à la banque de son père. Elle ouvrit la porte extérieure : Clic-Clac ! La porte d'entrée : Clic-Clac ! Toutes les portes intérieures jusqu'au coffre : Clic-Clac ! Clic-Clac ! Clic-Clac ! La seule difficulté consistait à ne pas se faire voir du vieux gardien de nuit, Théodore. Puis elle ouvrit le coffre : Clic-Clac ! Elle y prit une poignée de billets de

banque, et repartit comme elle était venue en refermant les portes derrière elle.

Le lendemain, sur le chemin de l'école, elle distribua les billets aux mendiants. Ils étaient étonnés, mais contents. Aurélie aussi était très contente. Mais le soir, elle ne le fut plus en apprenant que la police venait d'arrêter le vieux gardien.

– C'est injuste ! s'écria-t-elle.

Et, au lieu de se coucher, elle sortit pour la seconde fois. Elle se rendit à la prison, qui était fermée à cette heure. Elle eut vite fait d'ouvrir les portes, Clic-Clac ! Les grilles, Clic-Clac ! Et tout ce qui lui barrait le passage. Elle cherchait le père Théodore.

Elle le découvrit assis sur un pauvre lit, dans une vilaine cellule. Elle ouvrit la porte, vint auprès du vieil homme, et tira sa manche de gros tissu gris. Il la reconnut tristement. Il était tellement désolé d'avoir été jeté en prison qu'il ne s'étonnait plus de rien.

Auréli le secoua :

– Père Théodore ! C'est moi, Auréli !

– Bonsoir. Bonsoir.

– Je suis venue vous délivrer !

– Je ne veux pas être délivré. Je suis innocent.

Le bonhomme parut soudain réaliser qu'il était enfermé, et que la petite fille, elle, ne l'était pas.

– Mais ? fit-il, intrigué. Quelle heure est-il ? Comment es-tu entrée ?

– J'ouvre toutes les serrures.

– Ah, dit le prisonnier sans insister.

Il se mit à méditer tristement :

– Tu sais, je n'ai pas volé l'argent de ton papa.

– Non. C'est moi. Je l'ai donné aux pauvres.

– Toi ? fit le père Théodore sur un ton dubitatif. Tu l'as dit à ton père ?

– Il ne m'écoute pas. Il n'a jamais le temps.

– Je sais, dit le vieil homme en se-

couant la tête. C'est comme la justice. Elle ne m'écoute pas davantage.

– Je vais vous faire sortir de prison!

Mais le père Théodore refusa:

– Je suis trop vieux pour les évasions.

À mon âge, on ne saute plus par-dessus les murailles!

– Nous passerons par la porte! Je vais vous montrer. Regardez. Je glisse un doigt dans la serrure de votre porte, et je le tourne comme ceci! (Clic-Clac!) Et voilà: la porte est ouverte!

– Je vois, dit le bonhomme qui ne s'était même pas levé pour la regarder faire. Mais je ne veux pas m'évader. Je suis innocent. Toute ma vie j'ai été honnête. Je ne veux pas qu'on dise que je suis un voleur. La prison n'a pas d'importance.

– Je comprends, murmura Aurélie.

Elle serra la main du gardien et quitta la prison. Clic-Clac! Clic-Clac! Clic-Clac! Chez elle, tout le monde dormait. Elle en fit donc autant. Mais dès que

les parents s'éveillèrent, elle les rejoignit dans la cuisine. Ils furent surpris de la voir si matinale :

– Tu es tombée du lit? demanda son père.

– Ce n'est pas le père Théodore qui a pris ton argent! lui dit-elle en guise de réponse.

Elle parlait très vite parce qu'elle savait que son père n'avait jamais le temps de l'écouter.

– Je m'en doute! dit le père. Théodore n'est pas un voleur.

– Alors? demanda la fillette. Tu l'as dit à la police?

– Bien sûr! Ça ne peut pas être Théodore. On n'est pas honnête pendant soixante ans pour devenir malhonnête la soixante et unième année. Et puis, s'il avait volé de l'argent, il en aurait pris davantage!

– Dans ce cas, on va le libérer? demanda la fillette avec espoir.

– Je ne crois pas, dit son père. Le vol a eu lieu sans effraction. Or il n’y a que lui qui avait les clés, à part moi.

Il se leva soudain et jeta sa serviette sur la table :

– Je suis en retard !

Il embrassa sa femme et sa fille.

– Attends ! Papa ! s’écria Aurélie. C’est moi qui ai pris ton argent !

Le père sursauta. Mais il était déjà en train de sortir et il crut que sa fille s’accusait par bonté, pour faire libérer le vieux gardien.

– Cette enfant a un cœur d’or, dit-il à sa femme en sortant.

– Mais c’est moi ! C’est la vérité ! protesta Aurélie.

– Hâte-toi de déjeuner ! dit sa mère.

Elle quitta la table à son tour. Elle écrivait des articles dans un magazine de mode. Elle était toujours belle et élégante, et toujours pressée, elle aussi.

– Bon, dit tristement la fillette restée seule à table.

Elle se rendit au commissariat de police le plus proche. Le brigadier travaillait sur un ordinateur de l'autre côté d'un haut comptoir, si haut qu'Aurélie ne pouvait regarder par-dessus qu'en se dressant sur la pointe des pieds. Ce fut le brigadier qui se leva. Aurélie le vit fermer à clé le tiroir supérieur de son bureau, et déposer la clé sur le bureau. Il ouvrit le comptoir. La fillette s'approcha.

— Que veux-tu, petite ? Tu ne connais plus le chemin de ton école ?

— Si, répondit Aurélie. Mais je suis venue vous dire que Monsieur Théodore est innocent.

— Qui est ce Monsieur Théodore ? demanda le brigadier, qui n'était pas informé de cette affaire.

— C'est le gardien de la banque à papa.

— Et alors ?

— Ce n'est pas lui qui a cambriolé la banque. C'est moi.

– D'accord, dit le brigadier pour ne pas la contrarier.

Aurélie insista :

– Si vous voulez, je peux vous montrer comment je fais ?

– Ah oui ?

– Vous venez de fermer votre tiroir à clé ?

– En effet.

– Je vais vous montrer.

Aurélie contourna le bureau. Elle introduisit l'auriculaire dans la serrure du tiroir et, Clic-Clac, elle le fit pivoter dedans d'un coup sec. Le tiroir s'ouvrit. Le brigadier fronçait les sourcils. Il réfléchissait. « J'ai dû oublier de le fermer », pensait-il.

– Vous me croyez, maintenant ? demanda Aurélie.

– Certainement, dit le brigadier pour ne pas la contrarier.

Il prit la fillette par la main et la reconduisit à la porte du commissariat.

– Alors vous allez libérer Théodore?
vérifia Aurélie.

– Certainement, répéta le brigadier.

Il appela un agent :

– Durand ? Ramenez cette enfant à
l'école, voulez-vous ?

– À vos ordres.

C'est ainsi qu'Aurélie arriva à l'école
escortée par un policier. Les élèves ré-
citaient justement le poème de Prévert
*« J'ai mis mon képi dans la cage et je suis
sorti avec l'oiseau sur la tête »*. L'entrée de
l'agent les fit rire. Aurélie gagna sa place.
Toute la journée, elle travailla d'un cœur
léger, puisqu'on allait libérer le vieux gar-
dien. Le soir, c'est en sautant qu'elle
rentra chez elle en compagnie de ses
meilleures copines. Elle goûta. Elle ap-
prit ses leçons. Son père arriva le premier.

Elle lui annonça la bonne nouvelle :

– La police va libérer Théodore !

– Ça m'étonnerait, répliqua son père

en s'engouffrant dans son bureau pour achever un travail en retard. On vient justement de l'inculper!

L'inculper? Quel mot barbare! Que voulait-il dire? Aurélie ouvrit le dictionnaire. Elle chercha. Voyons... «*Inc*»... «*Incertain – incomparable – inconnu – increvable*»... Ah! «*Inculper*»! Elle lut la définition du verbe: «*Ouvrir une procédure d'instruction contre une personne présumée coupable d'un crime ou d'un délit.*» Aurélie referma le dictionnaire. Elle ne comprenait pas la définition qu'elle venait de lire, mais elle comprenait le mot «*coupable*». Et le père Théodore ne l'était pas. Et on ne l'avait pas libéré!

Le soir, elle dîna peu. Elle était impatiente d'agir. Elle fit encore semblant de se coucher, et courut à la prison. Elle entra aussi facilement que la veille dans la cellule du prisonnier.

– Alors? lui dit tristement celui-ci,

toujours vêtu de son uniforme gris. Personne ne t'a crue ?

– Il faut vous évader ! répondit Aurélie. Si vous vous évadez avec moi, tout le monde finira par comprendre que c'est moi qui ai ouvert les portes.

– C'est juste, admit le bonhomme en se grattant la tête.

Ils prirent le chemin de la sortie. C'était si facile que le vieux gardien s'en émerveillait sans précaution. Aurélie était obligée de le faire taire en mettant un doigt sur sa bouche, car il poussait des exclamations de surprise à chaque lourde grille qu'elle ouvrait.

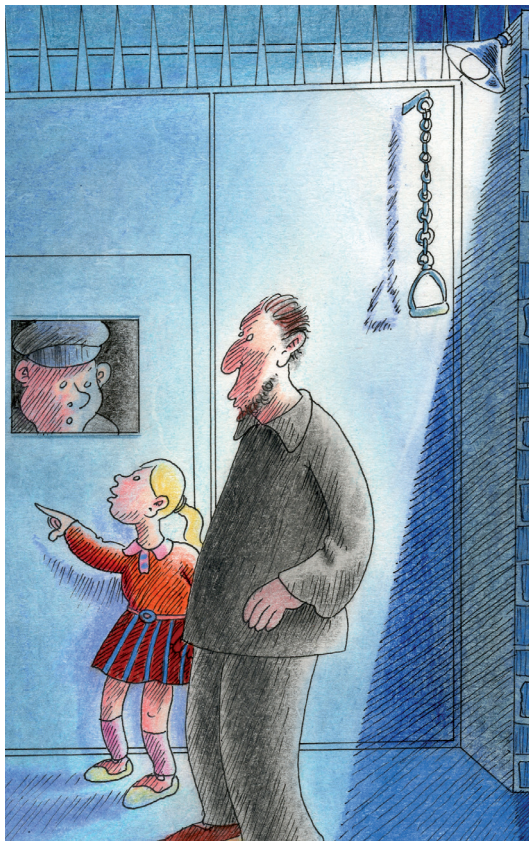
– Incroyable ! Formidable !

– Chut ! Chut !

Ils se retrouvèrent dehors, sur le trottoir.

– Que faisons-nous, maintenant ? demanda le père Théodore.

– Maintenant, on sonne à la porte ! décida Aurélie. On appelle le directeur de la prison.



– Bien, bien, approuva le bonhomme, que l’aventure amusait de plus en plus.

Ils tirèrent la sonnette. C’était une grosse cloche qui faisait un vacarme à réveiller le quartier. Dreling-Dreling-Dreling! Au bout de quelques instants, un petit guichet s’ouvrit dans la grande porte. La tête d’un surveillant apparut dans l’encadrement :

– Ah! C’est vous, Théodore! Qu’est-ce que vous voulez?

Le surveillant n’était pas bien réveillé. Tout à coup, il réalisa que son prisonnier se trouvait dans la rue :

– Mais! Mais! Comment êtes-vous sorti! Voulez-vous rentrer!

– Allez chercher le directeur, ordonna alors une petite voix.

Le surveillant découvrit la fillette qui donnait la main au prisonnier libéré.

– Nous vous attendons, confirma le père Théodore.

– Je-je-je-j’y vais! bredouilla le surveillant.

Il partit sans refermer le guichet. Le prisonnier et la petite fille s’assirent sur le bord du trottoir, les pieds dans le caniveau. Ils n’attendirent pas longtemps. Le directeur accourut en personne, affolé, encore en pyjama. C’était un gros homme à lunettes qui s’épongeait le front avec son mouchoir en parlant :

– Quelle histoire! Quelle histoire!

Aurélié lui fit une démonstration de son pouvoir extraordinaire. Le directeur s’extasiait :

– Il va falloir changer les serrures de toutes les prisons!

Le père Théodore fut libéré le lendemain matin, car on ne pouvait pas l’emmener au greffe pour lui rendre ses vêtements personnels en pleine nuit.

– Vous comprenez, expliquait le directeur, c’est fermé à cette heure-ci.

– Je peux ouvrir, proposait la fillette.

– Oh non ! Non ! s'écriait le directeur. D'ailleurs, il n'y a personne. Le greffier est chez lui, en train de dormir et...

– Je peux entrer chez lui, offrit la fillette.

Mais le père Théodore lui-même, plus sagement, préféra attendre le matin. « Comme cela, disait-il, je sortirai de prison au grand jour, et tout le monde saura que je suis un honnête homme. »

Il fit une bise à Aurélie. Il lui fit aussi promettre de ne plus piller de banques. Aurélie promit, et elle tint parole. Elle ne se servit plus de ses doigts crocheteurs que pour ouvrir sa tirelire, car elle continuait de donner de l'argent aux pauvres. C'est d'ailleurs pourquoi son père veilla dorénavant à ce que la tirelire fût toujours approvisionnée en monnaie, de peur que sa fille ne revienne se servir dans son coffre.

DANS LA MÊME COLLECTION

Les *Contes du Cimetière* ont enchanté des générations d'écoliers. On se les raconte le soir avant de s'endormir pour faire semblant d'avoir peur.

Yak Rivais se définit comme «Institauteur», car il a mené de front les deux activités. Il est également peintre – c'est lui qui illustre tous ses contes.

EXTRAIT

Les processionnaires, un instant apeurés par son cri, repartirent derrière la musique. Le diabolotin rose frissonna. Puis il fit le poirier et se laissa basculer aux enfers en murmurant :

– Je l'avais dit ! Les humains sont trop diaboliques pour les diables !

Dessins de Yak Rivais

Public : 8-9 ans.

isbn 978-2-86807-384-6

Prix : 2 €

Yak Rivais

Les Contes du Cimetière

VOLUME 1

Ça c'est de la musique!
Un drôle de chat noir



Le Petit Samizdat

PARCOURS DU LIVRE VOYAGEUR

Yak Rivais

Les Enfantastiques / 1

*Merci d'indiquer ici la boîte à livres
(commune, code postal...)
où vous avez emprunté cet ouvrage.*

*Quand les deux pages seront remplies,
merci de les prendre en photo et de les en-
voyer à: edi.deleatur@gmail.com*

Achevé d'imprimer
en décembre 2025
pour le compte du Petit Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
2603 route du Ponteil
05310 Champcella
ISBN 978 2 86807 385 3
<https://deleatur.fr>

Dépôt légal : décembre 2025

Tirage : 100 exemplaires

*Ces Histoires d'enfantastiques ont été publiées
par Le Polygraphe numérique en 2011.*

Impression UE.